



Afrique et développement, Vol. XXXIX, No. 3, 2014, pp. 115 – 136
© Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique,
2014 (ISSN 0850-3907)

« *Les idoles du temps présent* » : nouveaux « paradigmes » et imaginaires de la réussite sociale chez les jeunes citadins au Cameroun

Jean-Marcellin Manga*

Résumé

Cette réflexion rend compte des figures de la réussite qui, au Cameroun, depuis la première moitié de la décennie 1990, semblent être significatives de la promotion sociale dans les imaginaires des jeunes. Des observations directes et des entretiens ont été réalisés pour collecter les informations. Les résultats indiquent que, insérés, pour la plupart, dans une conjoncture où ils ont été parachutés par une crise multidimensionnelle, les jeunes s'affilient à des archétypes d'accumulation qui divorcent, en certains aspects, des références classiques. Les paradigmes qui remportent leur adhésion sont principalement ceux du ludique et de l'enrichissement facile, car ils les considèrent comme susceptibles de leur permettre de conquérir un statut élevé dans la pyramide des positions au sein de la société camerounaise.

Abstract

This paper is a reflection on the figureheads of success which, since the first half of the 1990s in Cameroon, have appeared to be indicative of social promotion in the imaginations of youths. Direct observations and interviews were conducted to collect information. Findings indicate that youths, mostly trapped in a situation in which they were parachuted by a multidimensional crisis, affiliate themselves to accumulation archetypes, thus breaking away, in some instances, with classical references. The paradigms they mostly adhere to are mainly those relating to fun and easy profits as they are considered by youths as likely to enable them to occupy upper rungs on the Cameroonian social ladder.

* Département de sciences politiques, Université de Yaoundé II, Cameroun.
Email : marcellinlebongo@yahoo.fr

Introduction

En prêtant attention aux trajectoires contemporaines de l'ascension sociale qui se donnent à voir dans la société camerounaise, le constat peut être fait qu'il y advient, depuis une vingtaine d'années, de profonds bouleversements qui dynamisent le registre des modèles sociaux, remettant en question les archétypes de l'accumulation naguère validés par plusieurs générations d'acteurs sociaux (Malaquais 2001 ; Manga 2007), lesquels étaient principalement construits autour de l'itinéraire de la réussite par l'école (diplômé, fonctionnaire, etc.). Dans cet article, qui expose une partie des conclusions d'une recherche que nous avons entreprise (Manga 2007),¹ l'on tente de mettre en évidence les modèles qui, dans les manières d'agir, de penser et de sentir, semblent être les plus significatifs de la promotion sociale pour les jeunes de Yaoundé. L'objectif poursuivi étant de faire ressortir les acteurs individuels ou collectifs qui, dans leurs structures mentales, servent de repères, l'interrogation principale est celle de savoir quelles sont les figures qui symbolisent la réussite dans leurs imaginaires. Pour y répondre, nous avançons que les principaux paradigmes qui, dans les représentations sociales, signifient l'accomplissement social pour les jeunes *Yaoundéens* contemporains sont principalement ceux du ludique (produits par le sport et la musique) et de l'enrichissement facile (*feymen* et gestionnaires de crédit publics).

L'expression « modèle de la réussite sociale », régulièrement convoquée dans cette étude, est cardinale. Le mot modèle « renvoie aux multiples pratiques par lesquelles un acteur individuel ou collectif cherche à reproduire, à imiter une forme objective ou imaginaire ou à s'en inspirer » (Ansart 1999:348). Par l'expression « modèles sociaux », nous désignons les figures qui se présentent, dans les imaginaires sociaux et politiques des jeunes interrogés, comme étant des paradigmes socialement valorisés du succès social. Quant à la « réussite sociale », elle fait référence à l'expérience individuelle ou collective de réalisation d'objectifs statutaires socialement valorisés. La réussite sociale renvoie ainsi à une mobilité ascendante que connaît un individu ou un groupe d'individus dans la hiérarchie des positions sociales (Cuin 1999:454).

Pour recueillir les données que nous faisons parler tout au long de l'étude, la méthode que nous avons utilisée est qualitative, faite d'observations directes, documentaires et d'entretiens approfondis formels et informels réalisés auprès d'un échantillon d'une cinquantaine de jeunes aux profils variés (élèves, étudiants, diplômés avec emploi, diplômés sans emploi, déscolarisés sans emploi et ceux dont l'activité n'a pu être déterminée). Au regard de ces informations sur la distribution des individus selon leur activité, il ressort que la plupart sont sans travail. Ils occupent ainsi un statut inférieur dans la hiérarchie des positions sociales. La classe d'âge dominante se situe entre

20-24 ans. Elle est suivie de celle des moins de 20 ans. Viennent ensuite celles de 25-29 ans, 30-34 ans et, enfin, 35 ans et plus. Dans ses grandes arêtes, cette catégorisation, qui reprend le portrait général de la carte démographique de la jeunesse urbaine de Yaoundé telle que dressée par l'Enquête sur le cadre de vie des populations de Yaoundé et de Douala (Dnsc 2002:29), a également fait intervenir d'autres variables dont les plus parlantes à évoquer, dans le contexte de cette réflexion, sont, d'une part, la répartition des répondants selon le type de quartier de résidence et, d'autre part, selon la catégorie socioéconomique à laquelle appartiennent leurs parents (Manga 2007:27-29).

Pour rendre compte des paradigmes qui, dans l'économie symbolique des jeunes, semblent avoir ravi la vedette aux paradigmes du succès nourris par la trajectoire scolaire (infirmier, enseignant, fonctionnaire, etc.) qui incarnaient, depuis l'indépendance, les principales catégories de la réussite sociale, la réflexion s'organise autour de deux principales articulations. Tout d'abord, nous mettons en évidence les figures du ludique, respectivement les sportifs et les artistes, en questionnant les ressorts qui expliquent la place de choix qu'ils occupent dans la figuration que les jeunes se font de l'ascension sociale. Ensuite, nous considérerons les figures de la *feymania*. Là aussi, nous verrons de quelle manière les jeunes disent y puiser une inspiration.

Les paradigmes du ludique

Deux figures centrales peuvent être considérées comme étant représentatives des modèles du ludique qui, pour les jeunes avec lesquels nous avons échangé, incarnent le succès social. Il s'agit respectivement de celles issues du monde du sport et du monde des arts.

« *Je serai Mboma, Eto'o, Drogba, Song ou ... rien* »

Les footballeurs occupent, de plus en plus, une place de premier plan dans les représentations de la réussite sociale des jeunes. Cette position de choix fait qu'ils leur paraissent comme des modèles d'accomplissement social. Au rang des données observables en termes de perceptions qui structurent prioritairement les logiques du jeune et font que ce dernier perçoit le footballeur comme un archétype de réalisation sociale, deux modalités doivent être prises en compte : d'une part, la situation socioéconomique et, d'autre part, le mécanisme de projection et d'identification (Morin 1958).

Les perceptions citadines qui font du footballeur professionnel un modèle d'épanouissement social s'adosent, pour une large part, sur la situation socioéconomique de précarité actuelle que les jeunes vivent et que bien des footballeurs professionnels africains, aujourd'hui célèbres, ont eu à tutoyer avant eux. Pour les jeunes, l'exercice consiste à se motiver en comparant le

nouveau statut économique auxquels sont parvenus plusieurs acteurs qui, en Europe, gagnent leur vie en tapant dans le ballon rond tout en évoluant, pour certains, dans des sélections nationales, avec ce qu'était leur condition sociale dans le passé. C'est, du moins, ce qu'il nous a semblé après avoir écouté ces paroles de Narcisse :

Pour moi, les footballeurs sont des exemples de personnes qui ont réussi dans leur vie parce que bon nombre d'entre eux gagnent leur vie grâce au football. Personnellement, c'est ce qui fait que je joue au football. C'est vrai que j'aime d'abord le football ; mais dans la vie, chacun a son idole. Moi, j'apprécie les footballeurs : Didier Drogba, Njitap et Eto'o. Chaque fois que je fais les recrutements dans les clubs, ce n'est pas pour rien. Je pense que grâce au football, je peux réussir, c'est pourquoi je suis dans un centre de formation. Quand tu regardes l'équipe nationale, tu constates que beaucoup de joueurs sont issus des centres de formations (...). Certains ont tout laissé tomber seulement pour taper (dans) le ballon et aujourd'hui, ils sont bien. Ils mettent leurs familles à l'aise (Entretien).

L'avis de Cyrille est à peu près similaire à celui de Narcisse :

Pour moi, pour maîtriser qu'un footballeur est déjà arrivé (a réussi), il faut qu'il atteigne un certain niveau. Le sommet, c'est au niveau du professionnalisme, lorsque tu quittes l'étape d'amateur pour être pro (professionnel). Parce que, lorsque tu es pro, il y a un salaire minimal. Un vrai pro a un salaire de cinq millions. Donc, quand tu atteins ce niveau et que, un an, deux ans, financièrement tu étends tes racines, là on peut considérer que tu es aisé (Entretien).

Une frange significative des Camerounais est issue des couches les moins nanties. Dans la ville de Yaoundé, ces catégories constituent près de 86 pour cent des actifs, dont une majorité de jeunes (Dscn 2002). Au Cameroun où le football a une forte présence matérielle, mais aussi symbolique, c'est un loisir auquel s'adonnent surtout les jeunes des milieux populaires. Bon nombre de footballeurs aujourd'hui professionnels sont eux-mêmes les produits d'une socialisation sportive subie dans ces aires géographiques (Takou 2006). Dans l'imaginaire des jeunes, les « pros » comme ils les appellent affectueusement, véhiculent des images positives. D'abord parce que, pour la plupart, ils symbolisent la réussite sportive. Ce sont des compétiteurs, « des battants » ou, pour parler comme Cyrille, « des gars qui ont wa'a (souffert) », mais qui, parce que n'ayant jamais baissé les bras, ont porté, à grands coups d'efforts, leur rêve, au point où ils réussissent à en tirer les bénéfiques. Le fait qu'ils proviennent de milieux défavorisés, c'est-à-dire des secteurs qui ont été les plus affectés par la crise économique, exacerbe l'idolâtrie que certains jeunes leur vouent.

Dans une société camerounaise où, pour le jeune, tout semble obscur (Manga 2009:49-138), la trajectoire du footballeur nourrit des prolongements oniriques en autorisant de rêver à un élargissement des champs du possible. Ce rêve, les jeunes ne l'entretiennent pas seulement parce que les sportifs attestent qu'on peut « partir de rien et avoir tout », mais davantage, parce que le succès sportif de ces derniers s'accompagne, presque toujours, d'une réussite économique. C'est ce que semble vouloir signifier un enquêté lorsqu'il dit des footballeurs devenus professionnels qu' « *aujourd'hui, ils sont bien* ». C'est là un secret de polichinelle que l'on doit à l'action des médias qui informent régulièrement sur les salaires que gagnent les joueurs. A titre d'illustration, Harscoët (2006:7) soutient l'information selon laquelle, en Ligue I française, le montant salarial mensuel d'un footballeur moyen se chiffrait à environ 45 000 euros. En Ligue II, il se situerait à environ 15 000 euros par mois. Dans d'autres championnats européens aux forts enjeux commerciaux, comme c'est le cas en Angleterre, en Italie ou en Espagne, de nombreux joueurs africains monnaient leur talent à plus de trois millions d'euros par an.

Cette réalité ne laisse pas indifférentes les jeunes générations. En effet, parce que, « ... à Yaoundé, les footballeurs professionnels devenus riches sont issus des quartiers populaires pour la plupart. Le football devient ainsi, dans la représentation, un moyen efficace de mobilité sociale et de lutte contre la pauvreté, qui mobilise par conséquent toutes les aspirations, car il y a de l'espoir » (Awondo 2004:121). Cet espoir n'est pas l'apanage des seuls jeunes. Naguère honteuses d'avoir un enfant envisageant de mener une carrière de footballeur, certaines familles prennent conscience que ce sport constitue une des principales sources d'enrichissement contemporaines. Pour le montrer, elles n'hésitent pas à couvrir leur progéniture de traitements de faveur. Il leur est, par exemple, devenu plus aisé d'acheter des équipements sportifs à leurs enfants que d'exiger d'eux de bonnes performances scolaires. Nous avons pu le constater dans une famille au quartier Nsimyong III. Joseph, cadre au ministère des Postes et Télécommunications (Minpostel) avec lequel nous nous sommes entretenu, illustre ce cas de figure. Bien que réticent au départ à ce que son fils choisisse de faire du football son itinéraire professionnel, il reconnaît :

J'ai commencé à m'intéresser aux ambitions de mon fils en ce qui concerne son choix de devenir footballeur lorsque je me suis rendu compte qu'il était sérieux. En plus, il était allé faire des tests à Vogt (Vogt Athletic Club) et m'avait remis des fiches à remplir. J'ai rencontré ses coaches qui m'ont confié que mon fils avait du talent. A partir de là, j'ai commencé à l'encourager, notamment en lui achetant des équipements sportifs. Comme il ne voulait plus continuer ses études, je me suis mis à l'appuyer dans son choix en recherchant avec lui des contacts, des opportunités (Entretien).

D'autres parents, plus audacieux, n'hésitent pas à financer « sans barguigner – à hauteur de 3 000 ou 4 000 euros – le coûteux billet d'avion de leur petit prodige » (Harscoët 2006:5). D'autres encore, obsédés par le désir de favoriser le décollage de leur progéniture, se laissent aller, avec l'œil complice de certains responsables des instances faïtières du football, à toutes sortes de tripatouillages visant à contourner la loi. « D'abord par le trafic d'âge : les agents spécialisés, souvent non agréés FIFA, vieillissent administrativement de deux ou trois ans les mineurs pour opérer le transfert en toute légalité. Plus tard, ils n'hésitent pas à faire le contraire : un joueur de 22-23 ans qui passe pour un espoir de 18 ans vaudra plus cher vu que sa carrière escomptée (sa durée d'amortissement) sera plus longue. Il arrive enfin que les agents changent l'identité du joueur (avec son accord) pour ne pas devoir d'argent au club formateur au moment d'un transfert » (Harscoët 2006:5-6). Toutes ces combines, et d'autres (émigration illégale, substitution de personnes, désertion au cours du regroupement d'une sélection à l'étranger lors d'un match amical ou d'une compétition...), sont perçues aux yeux des jeunes qui empruntent cet itinéraire et de leurs familles comme étant, selon une expression d'un interviewé, « *la rançon de la gloire quand on veut devenir pro* ». Car, selon ses propres termes, « *en toutes choses, il y a un prix à payer* ».

La forte obsession de réussite à travers le prisme du football est également entretenue du fait de la présence de nombreux centres de formation les uns mieux lotis que d'autres. La présence matérielle de ces structures contribue à entretenir le *right to dream* auprès de plusieurs jeunes amateurs ou non et renforce l'attachement de ces derniers aux footballeurs qui leur servent de modèles de réussite. Dans cette perspective, il faudrait signaler que de nombreuses stars internationales du football faisant (ou ayant fait) partie de l'équipe nationale camerounaise ont été moulées dans certaines structures de formation locales. Ainsi, par exemple, Song, Womé, Olembé sont passés par les pépinières de *Les Brasseries du Cameroun*. Makoun, Mbami et Emanu ont, quant à eux, fourbi leurs armes dans le club de la capitale *Jeunesse Stars de Yaoundé*. Le fait que ces joueurs aient subi une partie de leur socialisation sportive au pays n'est pas neutre aux yeux de ces jeunes. Il signifie, dans une certaine mesure, qu'il est possible de se distinguer tout en restant au pays, pour peu qu'on ait du talent et qu'on se soumette, avec abnégation, à une bonne hygiène de travail, car, selon leur propre vocabulaire, « *un jour, un jour, ça va payer* ».

Dans cette identification des jeunes aux modèles du ludique qu'incarnent les footballeurs, les médias de masse (la télévision en particulier) tiennent un rôle de première importance. Comme l'écrivent Poli et Dietschy (2006:178),

« L'extrême médiatisation de la pratique et le développement des moyens de communication, la télévision satellitaire notamment, font que de plus en plus de jeunes Africains ont accès aux images des matchs des championnats européens les plus riches. Cet accès a stimulé un processus de « vedettarisation » des footballeurs, qui sont progressivement devenus des modèles à suivre. Avec l'augmentation des salaires payés aux joueurs qui évoluent dans les meilleurs clubs européens, la profession de footballeur a été très valorisée en Afrique ». Ce pouvoir de la télévision qui se dynamise de plus en plus dans le champ social à travers l'hypermédiatisation du spectacle sportif par des télévisions thématiques (Infosport, Supersport, Sport+, Soccer Channel, Canal+Horizons, Canal+ Sport...) ou encore grâce à la présence des télévisions privées dont disposent plusieurs clubs de football européens (Chelsea TV, MU TV (Manchester United TV), Barca TV (Barcelone TV), etc.), se mesure mieux grâce à la dialectique de projection et d'identification conceptualisée par Morin (1958). Par ce processus, les moyens de communication de masse contraignent les acteurs sociaux, d'une part, à modifier les images qu'ils se font d'eux-mêmes (ici des catégories à travers lesquelles ceux-ci peuvent appréhender leur réussite sociale) et, d'autre part, à se projeter dans les nouvelles identités ainsi construites. En tant que mécanisme d'identification, la télévision met en scène des personnes, en l'occurrence des sportifs dont la réussite sociale nourrit une foule de spectateurs de tous âges. Les jeunes, hypnotisés, peuvent alors s'identifier à ces matrices du succès qui pénètrent leurs prolongements oniriques. Par la médiation du « pouvoir imagologique » auquel fait allusion Kundera (1993), l'imaginaire de la jeunesse et la réalité se fécondent mutuellement.

Les adolescents sont ainsi éblouis par les exploits de Milla et de Mboma hier, et par ceux de Éto'o, Nkoulou, Alexandre Song, Assou Ekotto ou encore Mbia aujourd'hui. A ces performances s'ajoutent les gains publicitaires que versent les firmes sportives, commerciales ou encore les opérateurs de téléphonie mobile locaux. Devant ce spectacle de « vénération des idoles du football, marqués par une certaine religiosité » qu'analyse fort bien Awondo (2004:152), les jeunes qui « voient de nombreux compatriotes réussir imaginent qu'il est très facile de les imiter » (Mbvoumin, cité par Harscoët 2006:5). Cette relation d'identification et de projection à des footballeurs professionnels à succès déborde le cadre strictement ludique. Hormis le fait, très significatif, que son effervescence peut se lire à travers sa prépondérance dans le choix des principaux thèmes de conversations qui accaparent les jeunes, elle se matérialise également dans le mouvement des goûts et des habitudes vestimentaires. La massification de la consommation des tenues sportives à Yaoundé qui transcendent les territoires qui leur étaient

traditionnellement dévolus est, dans cette perspective, un fait révélateur pour comprendre les métamorphoses du rapport à l'espace, suite à la présence et aux rôles des médias. Le port du vêtement sportif en ville, les techniques qui accompagnent celui-ci et que développent les jeunes, le fait qu'ils soient de marque, « *griffés* » pour emprunter leur lexique, traduisent un usage d'objets qui, parce qu'ils symbolisent la réussite, exprime une envie d'affirmer une identité valorisée (Ohl 2001). Dans le contexte yaoundéen, l'assimilation aux héros sportifs est d'autant plus forte que le spectacle sportif mis en scène par les médias de masse permet de soupçonner une dimension mythique. Cela se vérifie parce qu'il sert également de *katharsis* aux masses. En ce sens, devant la situation de marasme protéiforme qui se vit dans une société où les populations citadines expérimentent la précarité, « la médiatisation des spectacles sportifs ... fonctionne comme une machine et un outil d'enchantement d'une ville désenchantée » (Awondo 2006:87). Car, en « (...) se projetant dans un « ailleurs » mythique dominé par les héros et de nouveaux « gladiateurs » qui gagnent toujours, les sujets urbains aux prises avec une réalité difficile tentent d'apporter des réponses à leur situation de crise » (Awondo 2006:87). Dès lors, prendre en modèle Eto'o, Drogba, Njitap, ou encore Kameni, c'est aussi, quelque part, vouloir s'évader en échappant aux délires à l'œuvre dans une société en crise (Nga Ndongo 1993). Outre les sportifs, les artistes illustrent le deuxième groupe d'acteurs sociaux qui incarnent la réussite sociale aux yeux de la jeunesse.

Les artistes

Les artistes dont nous traitons ici sont beaucoup plus des chanteurs de rap afro-américains et locaux³. Cette musique dont l'acte de naissance local se situe aux cours des années 1990 passionne surtout les jeunes Camerounais de quinze à vingt-cinq ans (voire plus). Ceux-ci composent, pour plus de la moitié, la population du triangle national. L'épanouissement du rap a été tellement rapide qu'aujourd'hui, la ville de Yaoundé compte plus d'une centaine de groupes de rap et est considérée, dans l'esprit des rappers camerounais, comme le siège social de ce genre musical. Parmi les éléments qui ont contribué à l'enracinement du rap en terre camerounaise, il faut surtout insister sur la crise économique qui a entraîné la dégradation des conditions de vie des populations (Ela 1994). Ce sont d'ailleurs les problèmes sociaux issus de cette conjoncture que les jeunes rappers expriment à travers la radicalité de leurs textes (Valsero 2008).

Pour la plupart, les jeunes qui s'orientent vers le rap et qui, souvent, réussissent à y percer sont des rebus de l'école qui a été la première à sentir les effets drastiques des politiques d'ajustement, ou encore des jeunes qui n'ont pu se sortir du borbier universitaire. A cause de cette réalité, ces

derniers perçoivent l'école comme un « perd temps » et non plus comme un levier de réussite, comme c'était le cas pour les générations précédentes. Grâce aux moyens de communication de masse, les *arts de la scène* apparaissent aux yeux des jeunes comme un moyen de succès, une faille à partir de laquelle peut s'échafauder la réussite sociale, au point que, pour certains d'entre eux, le souhait est de « faire de la musique » leur métier. Pour mieux comprendre les raisons qui peuvent pousser ces jeunes à opter pour être des rappers « professionnels », comme ils disent eux-mêmes, nous avons approché Patrice, surnommé par ses intimes, « le dur ». C'est un jeune artiste de 27 ans, célibataire, titulaire d'un baccalauréat, et « ancien facaire » (ancien étudiant). Pour lui,

C'est vrai que quand on se contente de notre contexte socioculturel camerounais, le contexte n'est pas favorable à l'émergence d'une élite artistique. Les gars se battent comme ils peuvent, mais ce n'est pas évident. Malgré tout ça, on s'accroche. Personnellement, je tire le diable par la queue. J'aurais pu faire (présenter le concours de ...) l'Ens (Ecole normale supérieure) ou l'Injs (Institut national de la jeunesse et des sports) qui m'intéressent et être un éducateur. Mais j'ai trop d'amour pour l'art. C'est pourquoi je vais au-delà des difficultés pour les vaincre et m'affirmer. Moi par exemple, je peux te dire que je n'ai pas l'assurance de gagner 20 000 francs CFA/mois dans ce que je fais, mais malgré ça, je m'accroche. Je crois que l'essentiel, c'est de croire à son rêve. Parce que je vais te dire en toute franchise que quand tu vois les pays occidentaux, c'est une voie qui paye ... C'est comme le football, à un moment donné, les Camerounais ne croyaient pas au football, maintenant, c'est le contraire. Il y a plusieurs voies pour réussir. Les autres pays l'ont compris, et je pense que ça devrait servir d'exemple à nos parents, à nos dirigeants pour qu'ils œuvrent dans ce sens (Entretien).

Plus près d'eux, nombreux sont les artistes locaux, et pas que des rappers, qui ont pu se faire une place au soleil au son de leur voix et qui, de ce fait, constituent des matrices de référence. Une part importante d'entre eux, reconnue par les médias locaux qui leur ouvrent de plus en plus d'espaces, se considèrent volontiers comme étant des stars locales, à l'image des vedettes de musiques américaines. En outre, la télévision, qui sert de support à la structuration et à l'organisation de cette musique urbaine, organise des cérémonies de gratifications matérielles et symboliques (*Canal 2'or*, par exemple), à l'image des *American Awards*, des *Césars* français, ou encore des *Koras* africains. Forts de toutes ces actions, les jeunes se retrouvent ainsi dans un univers mythique, mi-imaginaire, mi-réel, proche des jeunes de Los Angeles ou encore de Kingston.

Cette logique identitaire procède en réalité d'un double mouvement de déconstruction et de reconstruction. Pour les jeunes, il s'agit avant tout de

prendre des distances avec un système construit sur un certain nombre de valeurs qui ne sont plus à même de leur garantir le maximum de succès. Ces valeurs sont celles bâties autour du modèle administratif et bureaucratique, qui s'adosent, elles-mêmes, sur l'école, lesquels modèles ont, depuis les indépendances, été idéalisés en tant que voies privilégiées de la réussite dans les imaginaires des aînés. D'autre part, en récupérant ces catégories autrefois socialement muettes, les jeunes qui choisissent de faire de l'activité de chanteur de rap « ou d'artiste pratiquant un autre genre musical », une profession, affichent clairement leur affiliation à de nouvelles identités qui leur semblent, au mieux, susceptibles de favoriser leur ascension dans le contexte actuel. C'est là le résultat d'un processus de reconstruction et de reformulation identitaire qu'opèrent les jeunes qui se doivent, souvent, de convertir leur entourage parfois sceptique. En même temps, ces jeunes affirment également leur capacité d'inventivité et d'innovation, aidés en cela par certaines structures et par certains artistes locaux et de la diaspora. En marge des jeunes pour qui les modèles du ludique constituent la principale source de fantasmes, d'autres se laissent séduire par la *feymania*.

Les paradigmes de la feymania

En effet, les modèles de la feymania font également partie des pôles qui suscitent un intérêt auprès d'une catégorie de jeunes. Pour celle-ci, le succès social s'appréhende également à travers la figure du *feyman* et de celle qu'incarnent certains hauts fonctionnaires qui, parce qu'ayant bâti leur fortune en développant des comportements proches de ceux des feymen, exercent une fascination auprès de certains jeunes.

Le feyman

Le mot feyman, qui est apparu en 1990, dérive du pidgin english. « Le feyman serait l'homme de feu – fey venant de fire –, à la fois l'homme flamboyant et celui qui vous flambe » (Rosny 2002:629). De l'avis de spécialistes issus de chapelles intellectuelles diverses (Malaquais 2001 ; Rosny 2002 ; Towa 2002 ; Alawadi et Mimché 2007), le feyman appartient à une nouvelle race d'entrepreneurs économiques qui s'abreuve principalement aux ressources de l'escroquerie et de la ruse. Le feyman, écrit Malaquais (2001:101), « c'est celui qui « fait » (ou, mieux, qui « fey ») les autres, qui les arnaque ». C'est aussi, selon les expressions du même auteur, un « escroc voyageur », un « magicien multiplicateur de billets de banque », mais également un « bandit social »³ qui tire profit de la crédulité et de la mentalité magique de ses victimes. « (...) Il opère volontiers dans le registre du merveilleux et du miraculeux, à la manière des fées. Il tient à sa proie un discours des plus envoûtants, lui soutire cent mille francs pour lui remettre, soi-disant, dix

millions et disparaît à jamais avec son butin » (Towa 2002). En opérant de la sorte, « le feyman peut vous faire prendre des vessies pour les lanternes, vous faire acheter une bouteille d'urines à des millions. Son acte consiste à faire usage de faux noms ou de fausses qualités, soit en employant des manœuvres frauduleuses pour persuader la proie de fausses entreprises, d'un pouvoir ou d'un crédit imaginaires ou pour faire naître l'espérance d'un succès » (Nguemo 2009:1).

Pour les jeunes, le feyman incarne la réussite sociale en ce sens qu'il constitue une nouvelle forme d'enrichissement. La feymanie attire des jeunes aux profils divers, mais davantage ceux en mal d'activités professionnelles qui s'identifient de plus en plus aux nouveaux « grands » nommés feymen. D'après les entretiens que nous avons eus, les feymen sont devenus, pour certains jeunes, des modèles. Parce qu'« ils ont de l'argent, parce qu'ils farotent, font des mains levées (distribuent de l'argent) », « parce qu'ils s'habillent bien, qu'ils ont de grosses voitures, des duplex, etc. », Paul, 29 ans, un de nos enquêtés, célibataire et père d'un enfant, apprécie les feymen. D'ailleurs, il semble en avoir une fréquentation plus que superficielle :

Il y a de cela quelque mois, j'étais avec un ami feyman de retour au bercail. Lorsqu'il rentrait du front, il a compté l'argent qu'il avait, c'était au moins 400 millions, avec un véhicule d'au moins 90 millions. Il a acheté une maison, un duplex inachevé même à 43 millions. Il était encore en chantier. Il construisait une autre maison. Ce jour-là, quand on était ensemble, il avait l'argent dans les poches, j'ai cru que c'était les livres. Il avait aussi mis ça dans les sacs. De 9h à 16h, 16h30, il a dépensé près de 9 millions pour l'achat de ses constructions. C'était même plus, parce que n'importe qui qu'il voyait qu'il connaissait, il donnait de l'argent. On a eu à rencontrer trois filles dont une était enceinte. A celle qui était enceinte il a donné 25 000 francs CFA pour avance de trousseau. La deuxième, sortant chercher son fils à l'école, ce n'était même pas l'enfant du feyman, il a donné au fils de la deuxième un montant de 30 000. Et à la troisième qu'il a aussi rencontrée comme ça là, donc quand on faisait les tours, il a donné 50 000. Il larguait comme ça les billets de cinq mille, de dix mille. Moi-même, en se séparant, il a compté 70 000 comme ça là que prends le taxi avec. Et de surcroît, il est rentré comme ça là, il a récupéré tous ses enfants qu'il a eus à faire avec neuf mères différentes (Entretien).

Le propos de Paul ne s'arrête pas là. Il continue tout aussi admiratif :

(...) le gars-là est très fort. Un jour, il a frappé (arnaqué) un Norvégien (...). Quand tu lui demandes que tu as fait comment pour avoir tout cet argent, il te dit que « Le Bon Dieu avait donné mon argent à quelqu'un d'arrêter, je suis allé chercher » (Entretien).

Quand on interroge notre enquêté un peu plus en profondeur, on constate qu'il est décidément bien introduit dans le milieu. Et à ce titre, il connaît plus d'un feyman :

J'ai un autre ami, nous rapporte-t-il, il vient à peine de commencer, il n'a pas encore l'expérience. Il frappe seulement les petits lots, les 70 millions. Parfois, on l'attrape, mais il va chercher sa force au village. Il dépense 75000 francs CFA/jour. Celui qui est rentré avec 400 millions a 40 ans, celui qui frappe les petits lots a 29 ans. J'en connais beaucoup, beaucoup, certains sont en prison en Angola, etc. (Entretien).

L'examen de ce discours dont on pourrait soupçonner l'exagération, en même temps qu'il nous donne une idée des bénéfices que rapporte la feyman, montre combien la compagnie d'un feyman est valorisante. Cette réalité, plusieurs éléments peuvent aider à la comprendre au premier rang desquels il serait difficile de contourner l'environnement social dans lequel le jeune camerounais évolue. En effet, à un niveau holistique, les populations camerounaises, qui ont été marquées par le traumatisme de plusieurs décennies de crise économique et sociale, restent soumises, par la force des circonstances, aux impératifs de survie. Dans une telle configuration, l'impact de la dégradation généralisée des conditions d'existence affecte principalement les catégories les plus jeunes de la population, très souvent, à la quête d'un emploi susceptible de conserver un espoir de survie. Or, eu égard aux difficultés d'insertion socioprofessionnelle, le jeune est conscient que cette quête ne passe plus forcément et/ou uniquement par les itinéraires classiques d'ascension sociale. En même temps, sa préoccupation première reste l'accès à une position sociale honorable, très souvent, peu importe les procédés. Face à cette situation, le feyman passe aisément pour un *bao*, un « *boss* » un « *grand* ». Il est, pour certains jeunes, un modèle de réalisation sociale, car il atteste, par son patrimoine économique, qu'il est possible de réussir autrement que par le paradigme scolaire ou bureaucratique. Il est le symbole de ceux qui réussissent illicitement dans les affaires avec, pour seule arme, le « *flow* », le « *verbe* », le « *savoir parler* ». C'est, du moins, ce qu'a confié Ngassa Richard, dit Garas, qui se réclame être le fondateur de la feyman au Cameroun à Nguemo (2009:1) en ces termes : « Le feyman est noble. Il ne tue pas. Il ne vole pas (!). Il n'agresse pas. Il ne tord pas le cou. Je suis noble. Je te compose et tu prends toi-même ton argent pour me le donner. » La séduction que ce personnage exerce sur les populations jeunes tient aussi au fait que, dans un environnement socioéconomique où une minorité s'est appropriée les mécanismes d'argent de l'Etat (Bayart 1997 ; Hibou 1999), le feyman entretient le rêve qu'il est possible de réussir, quelle que soit la voie.

Pour cela, il suffit d'être ingénieux, d'imaginer des astuces pour s'en sortir. Ici, il faut agir sans vergogne. Les moyens et les tactiques auxquels on a recours importent peu. D'ailleurs, la feymania n'est pas mal vue par certains jeunes qui y perçoivent une forme de « justice sociale », c'est-à-dire une sorte de revanche des exclus du système. En clair, dans un contexte où l'argent est dur à gagner par les moyens moraux (Séraphin 2000:240), il s'agit, pour le jeune qui fait face à une société bloquée, de trouver des stratagèmes pour « vivre au présent ». Dans cette direction, ce que dévoile un examen rigoureux de l'arrière-plan à partir duquel fleurit la production quotidienne des activités feymaniques dans les centres urbains au Cameroun, c'est non seulement des conditions socioéconomiques désastreuses, mais aussi une violence structurelle criarde. Fort de cela, Biaya (2000:22) a le regard vrai lorsque, analysant la situation des jeunes en Afrique urbaine contemporaine, il avance : « Ceux-ci appartiennent à des générations sacrifiées, sans avenir, en totale contradiction avec les objectifs affichés et les discours des gouvernants. Et c'est bien souvent contre l'Etat et leur propre société qu'ils doivent vivre, faisant leur, fût-elle illégale, cette maxime populaire : yamba match, match eza te (« Crée et saisis l'opportunité, car la loi ne fonctionne plus »). L'illégalité devient leur norme et leur territoire pour affronter une contre-violence étatique permanente. » La feymania peut donc se lire comme une réponse à la défaillance socioéconomique, comme une gifle à ceux-là qui marginalisent les populations et prospèrent sur le dos de la fortune publique. Le jeune Armel, élève en classe de 3^e dans un collège privé, l'explique à sa façon quand il dit :

Dans toute société, il y a, comme chez nous, les riches et il y a les pauvres. Si les pauvres peuvent voler aux riches qui eux-mêmes volent à l'Etat et réussir, où est le problème ? Il y a quoi ? Tout ce qu'on veut, c'est les dos (l'argent) (Entretien).

Par ailleurs, pour de nombreux jeunes travaillés par l'inactivisme, le feyman est surtout célébré, car beaucoup voient en lui « *un investisseur économique* », « *quelqu'un qui donne le travail aux jeunes derrière les bizness qu'il fait* » pour reprendre les mots de Vidal, jeune technicien de 27 ans, au chômage. « Les feymen seraient ainsi des grands donateurs et des bienfaiteurs, valeurs qui leur procurent une certaine reconnaissance sociale (...). Les ressources économiques accumulées par le feyman lui permettent de se constituer tout un réseau de clientèle dans la société, de faire ombre à certains « baobabs » de la cité, de s'ériger en modèle de réussite sociale, malgré les voies insinueuses qu'il parcourt. En injectant une partie de ses « biens » dans l'humanitaire, le feyman cherche à masquer le côté répréhensible de ses activités » (Alawadi et Mimché 2007:289). Pour ces mêmes auteurs (Alawadi et Mimché

2007:280), « Aujourd'hui au Cameroun, ces nouveaux entrepreneurs du développement local entendent re-dynamiser le « village » par le biais d'aides, de dons, (construction d'écoles, de routes, de débits de boisson, réalisation de projets de développement agricole, etc.). Ils font irruption sur la scène sociopolitique comme de nouveaux « experts » du développement en œuvrant pour l'amélioration des conditions de vie des populations (...). »

La prégnance de l'argent ainsi que des biens matériels est également une modalité importante à prendre en considération pour cerner le succès que rencontre le feyman auprès des jeunes. C'est pourquoi il est intéressant de visiter la carte d'identité du feyman. Cette dernière, d'après le portrait qu'en dresse Malaquais (2001:101-118), est riche d'informations qui aident à cerner certaines raisons pour lesquelles le feyman est vénéré. Parmi celles-ci, il y a d'abord l'argent. Il faut le dire, ce qui particularise avant tout les feymen, c'est l'exubérance de leur portefeuille. On les sait très riches, à l'instar de Donatien Koagne et de ses épigones (Malaquais 2001:102). Qui plus est, ils sont capables, « en très peu de temps (...), de se retrouver en possession de centaines de millions, voire de milliards, etc. » (Towa 2002). Si, comme nous venons de le souligner, la possession des billets de banque compte parmi les éléments qui asseyent le feyman en tant que figure de la réussite, il faut surtout insister sur la séduction que les feymen exercent sur la jeunesse à travers les usages sociaux qu'ils font de l'argent qu'ils possèdent. Les utilisations du « grisbi » servent, avant tout, à frimer ou, pour parodier la pensée doxique, à « tempêter » en mobilisant une impressionnante batterie d'objets de modernité. Tout y passe : depuis le look que les feymen arborent et qui puise dans le registre des musiques urbaines américaines (en particulier le RnB, la Soul et le Hip-hop), jusqu'aux maisons cossues qu'ils occupent dans des quartiers chic, en passant par des vêtements de marque (Nike, Adidas ou encore Gucci, Dolce & Gabbana, Armani...), des téléphones portables dernier cri, et des véhicules de luxe (Lexus, BMW, Mercedes, Hummer, etc.). Tous ces objets peuplent les fantasmes de nombreux jeunes et constituent, pour ceux-ci, des signes extérieurs qui indiquent la réussite sociale. De là à l'identification de ces jeunes aux feymen, il n'y a qu'un pas qui est souvent vite franchi. C'est sans doute fort de cette observation que le philosophe camerounais Marcien Towa (2002) écrit : « Les feymen de toutes origines passent pour des grands, ils sont des modèles de réussite pour les jeunes. Ils voient graviter autour d'eux une foule de victimes de la crise, en quête de quelques miettes que les nouveaux riches ont la générosité de distribuer. »

Ce succès des feymen dans les imaginaires de la réussite des jeunes s'explique aussi par l'ingénieux usage que ceux-ci font de l'« ailleurs », de

l'extraversion qui, ainsi que le montre Malaquais (2001:104), apparaît comme « une dimension centrale de la feymania ». Dans ce sens, souligne le même auteur (Malaquais 2001:106), « les feymen ont recours à l'idée de partance pour attirer de nombreux jeunes aux yeux desquels l'étranger représente la terre promise ». Ceux-ci se laissent facilement embobiner, car le feyman est aussi « un voyageur », c'est-à-dire quelqu'un qui, très régulièrement, effectue des séjours en Occident où il opère d'ailleurs beaucoup plus. Cependant, parlant des paradigmes de la feymania, on aurait tort de restreindre notre regard aux seuls feymen.

Les gestionnaires néo-patrimonialistes

« Dans un contexte où le détournement de fonds devient un des moyens de promotion sociale » (Ela 1971:87), peut-on vraiment évoquer la figure du feyman en tant qu'itinéraire d'accumulation dans le Cameroun contemporain sans parler des fonctionnaires gestionnaires de crédits et néo-patrimonialistes ? Difficile de répondre par l'affirmative au vu et au su des liens de connivence qui se sont établis entre ces deux catégories. La plupart des feymen qui opèrent à l'intérieur du Cameroun « sont des chasseurs de marchés auprès des gestionnaires de crédits publics. Ils ont le secret de rendre nombre de ces derniers entièrement gentils au point de toucher deux, trois, quatre fois le coût réel du marché. En d'autres termes, les surfacturations fantaisistes, les marchés fictifs sont monnaie courante » (Towa 2002). Dans une telle perspective, « Quant à ceux qui attribuent les marchés, témoins de ces prouesses, comment des idées ne leur viendraient-elles pas, à eux aussi ? Pourquoi se contenteraient-ils des 20 ou 30 pour cent du montant des marchés attribués ? Ils ont appris à mettre en valeur leur signature : surfacturations bien au-delà de la mercuriale des prix pour que les 30 pour cent soient consistants, fournitures fictives, sociétés écrans, etc. Les responsables nominaux de celles-ci sont réduits parfois à la condition de simples employés, avec un salaire ou un pourcentage par marché exécuté. Certains gestionnaires audacieux ont même créé des sociétés ouvertement à leur nom, pour s'attribuer des marchés à des conditions faciles à imaginer » (Towa 2002). Toutes ces réalités montrent à suffisance les relations de concubinage qu'entretiennent l'Etat et les réseaux mafieux au Cameroun. Par ailleurs, elles influencent également le système symbolique de la réussite des jeunes en ce sens qu'à parler des gestionnaires de crédits publics, on s'entend répondre :

La chèvre broute là où elle est attachée », « mon frère, la bouche qui mange ne parle pas », ou encore, « le Cameroun est comme ça, on va faire comment, moi-même ci, tu penses qu'on me met là-bas en haut, je ne prends pas pour moi ? (Entretien).

Dans les imaginaires quotidiens, il n'y a pas que le feyman, au sens strict du terme, qui s'affirme comme un modèle. La multiplication des actes d'enrichissement illicite et d'abus de biens sociaux (Les Cahiers de Mutations 2007), ainsi que l'admiration que beaucoup vouent aussi bien aux gestionnaires de crédits publics qu'à ceux qui gagnent les marchés publics nous forcent à penser qu'il existe un autre modèle de feymania : celui du fonctionnaire ou de l'entrepreneur qui gère un budget de manière néo-patrimoniale. C'est, du moins, l'économie de la conversation que nous avons eue avec Franck, un jeune chômeur de 20 ans, pour qui ceux qui gèrent les crédits ou les budgets de l'Etat, à l'instar des directeurs généraux (DG), des directeurs des affaires administratives et financières (DAF) et, plus largement, des personnalités qui occupent des postes où ils ont la possibilité de disposer d'un budget et ont un pouvoir de décision économique important, peuvent être considérés comme des exemples de personnes qui ont réussi dans la société.

Pour moi, ils ont réussi leur vie en ceci qu'il y a certains petits pb (problèmes) qu'ils ne peuvent plus avoir. Un DG, il ne peut plus avoir certains petits pb. Par exemple, pour faire vivre sa famille, son village. Ils sont à l'aise, ils ont le potentiel pour vivre ou faire vivre ceux qui sont autour d'eux. Un gars comme Blaise, il y a les petits problèmes qu'il résout dans la famille. Il vient en aide à ses frères et sœurs. Un autre comme Nicolas, tous ses frères ont des maisons. Ils ont beaucoup de revenus à telle enseigne qu'un frère ou un ami d'un DG ne peut pas être mal à l'aise. Ils ont de grands projets, du genre faire des plantations qui vont aider la famille, le village. Ils sont assis matériellement, moralement. Il y a des problèmes qui ne peuvent plus les atteindre, ce qu'on appelle ici au quartier les problèmes de **cent francs**. Par exemple, Nicolas s'est engagé à payer les frais de scolarité des villageois depuis plus de cinq ans aujourd'hui. Cela signifie qu'ils sont d'abord riches et que, s'ils veulent vivre seuls, il peut vivre et faire vivre plusieurs générations de sa famille. C'est un homme qui a réussi, il est aisé et donne dans ce sens. Et donc, pour moi, un homme de ce niveau, de ce grade a déjà réussi sa vie. Par exemple, son frère a tel projet, il finance le projet même si par derrière il sait que son frère ne fait rien avec. Et la reconnaissance que tout le village a derrière lui, il apporte de l'aide aux autres. Parce que, financièrement, un homme qui n'a rien ne peut rien donner. Pour réussir, il faut atteindre un certain niveau, et pour moi, ils ont atteint ce niveau (Entretien).

Ainsi, pour certains jeunes, à l'exemple de Franck, les fonctionnaires gestionnaires de crédits se présentent comme des modèles de la réussite. Cette réalité peut s'expliquer par plusieurs raisons. La première réside en ceci que, dans un contexte de précarité, les gestionnaires de crédits se démarquent parce qu'ils ont accès à d'importantes ressources économiques ou, pour parler comme certains de nos enquêtés, « parce qu'ils ont beaucoup

d'argent ». Le deuxième élément qui fait en sorte que le fonctionnaire gestionnaire de crédits soit considéré comme un modèle, c'est parce qu'« il a la main large ». Autrement dit, c'est parce qu'il redistribue les ressources auxquelles il a accès à ses clients, en l'occurrence sa famille, son village, etc., que l'image du DG, du DAF, du chef de projet ou de tout autre responsable ayant une certaine « autonomie financière » attire le jeune. Pour mieux cerner la manière avec laquelle cette réalité se dynamise dans la société camerounaise actuelle, la notion de néo-patrimonialisme semble opportune. Pour Médard (1981:122-123), ce dernier terme désigne « (...) la confusion de la chose publique et de la chose privée, qui est tant généralisée en Afrique qu'on en arrive à mettre en question la notion même d'Etat, laquelle, justement, repose sur cette distinction. Le néo-patrimonialisme a pour résultat de personnaliser les relations politiques en ressources économiques .»

En scrutant le contexte camerounais, dire des fonctionnaires gestionnaires de crédits qu'ils sont néo-patrimonialistes, c'est reconnaître qu'ils gèrent les ressources de l'Etat de la même manière qu'ils managent les affaires domestiques et profitent de l'accès aux ressources économiques dont ils disposent pour procurer diverses sortes d'avantages à leurs clients et proches. Dans le cas des jeunes, il peut s'agir de l'octroi d'une bourse d'étude, d'un emploi, d'un marché public ou encore d'une sorte de favoritisme pour que ceux-ci réussissent à des concours administratifs. Franck, à qui nous avons demandé si, malgré les détournements de fonds et autres pratiques d'enrichissement délictueuses qu'on lui reproche,⁴ la figure du DG peut toujours être considérée comme valorisante, répond :« *Pourquoi pas, à partir du moment où il satisfait sa famille ?* »

Dans une telle configuration, il n'est pas rare que certains jeunes, parce qu'ils bénéficient des largesses de certains hauts cadres et fonctionnaires néo-patrimonialistes en viennent, très souvent, à justifier leurs actes d'enrichissement illicites. Enfin, le néo-patrimonialisme s'accompagne souvent du tribalisme qui peut être perçu comme le prolongement du népotisme à une échelle plus vaste qui va au-delà de la famille – comme, par exemple, celle de la tribu, de l'ethnie. Pour rendre compte de la manière avec laquelle la figure du fonctionnaire gestionnaire de crédits et néo-patrimonialiste s'est imposée dans les imaginaires du succès des jeunes, il est intéressant de constater que certains parmi eux reconnaissent, en reproduisant quotidiennement les « frappes » (escroqueries) de leurs aînés, que ceux-ci, à travers leurs comportements, sont des figures destinées à être imitées. Une sociologie au ras du sol de l'imaginaire de l'accumulation de certains fonctionnaires camerounais suffit, sur ce point précis, à nous conforter dans notre analyse :

Aujourd'hui, nous a confié un fonctionnaire, c'est tout le monde qui veut être nommé, avoir les grands postes, les C.A (véhicules immatriculés Corps Administratif), surtout parmi les jeunes. Dès que tu sors de l'école, tu veux avoir un grand poste. Tu sors de l'Enam (Ecole nationale d'administration et de magistrature), tu veux être directement nommé sous-préfet, préfet, tu veux être affecté dans les services centraux. Tu sors du Cuss (Centre universitaire des sciences de la santé),⁵ tu veux être médecin-chef. Les gens veulent les postes, ils veulent l'argent, mais ils ne veulent pas travailler. Si tu les affectes en brousse, ils négocient pour ne pas partir. Tout le monde veut construire de grandes maisons. Tu vois des gens qui quittent la craie pour aller aux impôts, oubliant que tout ça, c'est l'État ... Dès que tu as ton quelqu'un, on te nomme, même si tu viens à peine de sortir de l'école. On dit : l'intéressé aura droit aux avantages de toutes sortes prévues par la réglementation en vigueur, etc. (Entretien) ».

Dans ce sens, beaucoup de jeunes envient les postes de gestionnaires grâce auxquels leurs aînés ont pu se construire de belles maisons. Ils reconnaissent, pour parler comme Vidal :

À leur place, j'aurais fait de même. J'aurais mangé ma part. Tout ça, ce sont les avantages de service. Je prends mon pourcentage. S'ils veulent, qu'ils m'arrêtent, personne n'est éternel, ma famille va rester vivre avec » (Entretien) ».

Ces jeunes ont fini par intégrer dans leurs représentations du succès que le détournement des deniers publics s'avère un artifice payant. Un tel ancrage symbolique de l'ascension sociale a surtout été rendu possible par le système d'impunité dont jouissent ceux que nous pouvons appeler, à la suite des travaux de Bayart *et al.* (1997), les « criminels de l'Etat ». Dès lors, ce qui ressort de nos investigations sur le terrain, c'est que, même si dans les discours, certains jeunes se prononcent contre ces pratiques corruptives, il n'en demeure pas moins vrai que, d'un point de vue strictement praxéologique, ils se disent souvent prêts, si on leur confiait les mêmes responsabilités, à se comporter de manière identique.

Conclusion

Mettre en évidence quelques figures significatives qui, aux yeux des jeunes de la ville de Yaoundé, symbolisent l'accomplissement social, tel est le but que nous nous sommes assigné tout au long de cette réflexion. Pour l'atteindre, il nous a fallu déceler, dans l'aujourd'hui de leur existence, les indices à travers lesquels, conscients que « les choses ont changé », ils s'efforcent d'affirmer leur volonté de vie. Questionnant les changements survenus, ces vingt dernières années, dans le registre des références de la réussite sociale,

nous avons pu montrer que, face au discrédit qui affecte le statut autrefois valorisant dont jouissait le diplômé et/ou le fonctionnaire, de nouveaux archétypes sont apparus. Ceux-ci s'adosent sur le ludique et la quête de l'enrichissement facile. L'audience que connaissent ces modèles ne peut se comprendre si l'on s'interdit, parmi les facteurs de leur étiologie, de faire mention de l'inflation du chômage, de l'importance, de plus en plus accrue, des flux entre les sociétés qui contribue à l'élargissement, dans les imaginaires des jeunes, de l'horizon des possibles et de la responsabilité complice et active du politique.

Ce serait cependant tronquer la réalité que de penser que l'on assiste aux obsèques des modèles classiques auprès des générations contemporaines. Les masses qui, chaque année, se ruent vers les concours administratifs en espérant intégrer la fonction publique sont là pour le montrer. Par ailleurs, la jeunesse n'étant pas homogène, on aurait tort de penser que la figure de l'intellectuel ne séduit plus. Banégas et Warnier (2001:10) ont, de ce point de vue, l'intuition féconde lorsqu'ils écrivent que des chercheurs et « ... des hommes d'Eglise qui ne roulent pas en Mercedes ... n'en sont pas moins d'éminentes figures de la réussite, jaugée à d'autres critères que le succès mondain ». Fort de ces observations, il faut renoncer à interpréter les changements qui affectent l'univers des références du succès social et politique au Cameroun en termes de rupture absolue. Certes, des inflexions existent. Mais il y a aussi des hybridations. Dans cette perspective, si l'itinéraire de la réussite par l'institution scolaire n'est plus la seule terre promise à partir de laquelle sont susceptibles de ruisseler le lait et le miel, elle symbolise encore, aux yeux de milliers de personnes, *l'espoir d'être un jour « quelqu'un » et/ou « d'avoir son quelqu'un quelque part »*.

C'est en prenant en considération cette ambivalence qu'ailleurs, nous avons montré, d'une part, qu'insérés dans une conjoncture difficile, certains jeunes sont contraints de trouver des itinéraires d'accumulation qui, quand ils ne divorcent pas des voies classiques, s'enchâssent à la trajectoire qui, cristallisée autour de la réussite par l'école, tenait une place privilégiée dans les choix d'avenir des anciennes générations. D'autre part, ils montrent que, si l'école n'est plus l'unique source du bonheur, elle reste le creuset symbolique d'un futur meilleur pour une partie non négligeable d'autres jeunes (Manga 2007:76-84). On peut donc dire que, tout comme n'importe quel individu, les jeunes sont des « hommes pluriels » (Lahire 1998) dont il serait naïf de réduire les imaginaires de la réussite aux seuls paradigmes ludiques et feymaniques.

Nous n'avons cependant pas questionné d'autres figures qui font sens pour les jeunes, comme l'illustrent les cas des entrepreneurs économiques

qui évoluent dans le secteur privé. L'on doit également reconnaître que le traitement de la hantise du rêve migratoire et celui de l'obsession de la recherche du gain à tout prix qui sont le ciment de ces paradigmes n'ont pas été abordés de front. Tout comme ne l'a pas été celui des ressources symboliques qui, aux yeux des jeunes, aident à clarifier l'ascension sociale d'une tierce personne. Enfin, on pourrait trouver qu'à travers les modèles dont nous avons fait l'économie, s'exhale une senteur pessimiste. Pareil constat, même s'il peut être argumenté, nous force à indiquer, non pas pour nous dédouaner – mais peut-être aussi –, que nous nous sommes efforcé au maximum de tenir compte de nos données de terrain. Cela ne doit néanmoins pas faire oublier que d'autres répertoires d'actions existent, qui attestent du désir des jeunes de se mobiliser afin de rappeler l'urgence, dans la société camerounaise, de militer pour d'autres valeurs que celles construites sur l'évanescence.

Notes

1. Cette étude est extraite d'un travail de recherche plus large touchant aux imaginaires contemporains de la réussite sociale des jeunes de la ville de Yaoundé. Ses résultats ont été présentés lors d'un exercice académique au département de sociologie de l'Université de Yaoundé I. Nous sommes reconnaissant à Armand Leka, Désiré Manirakiza et Gérard Amougou d'avoir parcouru les versions antérieures de ce texte.
2. On peut également mentionner ici les comédiens, promoteurs culturels, musiciens, stylistes, plasticiens, danseurs, chorégraphes, etc.
3. Les appellations par lesquelles on catégorise les *feymen* sont plurielles. Outre ce que rapporte Malaquais, Alawadi et Mimché (2007:273) relèvent d'autres grammairiales variables selon leur ancrage géographique.
4. Cf. Affaires Ondo Ndong, Gilles Roger Belinga, etc. Ces affaires, et bien d'autres, ont culminé au mois d'avril 2008 (avec les arrestations de deux anciens ministres de la République au Cameroun. Voir *Cameroon Tribune* n° 9069/5268 du mardi 1er avril 2008) et au mois d'août 2008 (avec l'arrestation de l'ancien secrétaire général à la présidence de la République. Lire *Cameroon Tribune* n° 9157/5356 du jeudi 07 août 2008) – faits sans précédent – s'insèrent dans une dynamique plus large qui est celle de l'« Opération épervier » (Sur ce sujet, se référer à *Jeune Afrique Economie* n° 373). Mise sur pied en 2005 (Cf. *Cameroon Tribune* n° 8273/4472 du 24 janvier 2005), l'« Opération épervier » est le nom-code de la campagne contre la corruption lancée par le président Paul Biya.
5. Devenu, depuis, la Faculté de médecine et de sciences biomédicales (FMSB).

Bibliographie

- Alawadi, Zelao & Mimche, Honoré, 2007, « Sociologie d'un nouvel itinéraire d'accumulation et de promotion sociale chez les jeunes Camerounais : le phénomène des « feymen », *Stratégies de population et stratégie de développement : convergences ou divergences* Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Institut de formation et de recherche en Population, Développement et Santé de la Reproduction, pp. 273-292.
- Akoun, André et Ansart, Pierre (éd), 1999, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert/Seuil.
- Awondo, Patrick, 2004, *Loisir et socialité à Yaoundé. Contribution à une sociologie du ludique au Cameroun*, mémoire de maîtrise en sociologie, Université de Yaoundé I.
- Awondo, Patrick, 2006, *Loisir et mode au Cameroun. Analyse de la culture ludique à Yaoundé*, mémoire de DEA en sociologie, Université de Yaoundé I.
- Banégas, Richard et Warnier, Jean-Pierre, 2001, « Nouvelles figures de la réussite et du pouvoir », *Politique africaine*, n° 82, juin, Paris, Karthala, pp. 5-21.
- Bayart, Jean-François *et al.*, 1997, *La criminalisation de l'Etat en Afrique*, Bruxelles, Complexe.
- Biaya, Tshikala, 2000, « Jeunes et culture de la rue en Afrique urbaine (Addis-Abeba, Dakar, Kinshasa) », *Politique africaine*, n°80, décembre, Paris, Karthala, pp. 12-31.
- Dscn, 2002, « Deuxième enquête camerounaise sur le cadre de vie des populations à Yaoundé et à Douala », (Cavie).
- Ela, Jean-Marc, 1971, *La plume et la pioche. Réflexion sur l'enseignement et la société dans le développement de l'Afrique noire*, Yaoundé, Clé.
- Ela, Jean-Marc, 1994, *Afrique : l'irruption des pauvres. Société contre ingérence, Pouvoir et Argent*, Paris, L'Harmattan.
- Hibou, Béatrice, 1999, « De la privatisation des économies à la privatisation des Etats », in Hibou, Béatrice, *La privatisation des États*, Paris, Karthala, pp. 11-67.
- Kundera, Milan, 1993, *L'immortalité*, Paris, Gallimard.
- Lahire, Bernard, 1998, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action collective*, Paris, Nathan.
- Malaquais, Dominique, 2001, « Arts de feyre au Cameroun » *Politique africaine*, n° 82, juin, Paris, Karthala, pp. 101-118.
- Manga, Jean-Marcellin, 2007, *Les dynamiques des modèles sociaux au Cameroun. Esquisse d'une sociologie des imaginaires de la réussite sociale et politique de la jeunesse urbaine de Yaoundé*, mémoire de maîtrise en sociologie, Université de Yaoundé I.
- Manga, Jean-Marcellin, 2009, *Jeunesse urbaine camerounaise, créativité sociale et contestation politique. Analyse de quelques modes d'expression et d'action d'une catégorie sociale*, mémoire de DEA en sociologie, Université de Yaoundé I.
- Médard, Jean-François, 1981, « L'État clientéliste transcendé ? », *Politique africaine*, n° 1, mars, Paris, Karthala, pp. 120-124.

- Morin, Edgard, 1958, *Le cinéma ou l'homme imaginaire. Essai d'anthropologie*, Paris, Gonthier.
- N'da, Paul, 1987, *Les intellectuels et le pouvoir en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.
- Nga Ndongo, Valentin, 1993, *Les médias au Cameroun : mythes et délires d'une société en crise*, Paris, L'Harmattan.
- Polo, Raffaele & Dietschy, Paul, 2006, « Le football africain entre immobilisme et extraversion », *Politique africaine*, n° 102, juin, Paris, Karthala, pp. 173-187.
- Rosny, Éric (de), 2002/5, « L'Afrique des migrations : les échappées de la jeunesse de Douala », *Études*, T. 396, pp. 623-633.
- Takou, Théodore, 2006, « La figure du footballeur camerounais. Société, dissidence, pouvoir et argent dans les villes camerounaises », Noutcha, Roger (éd.), *Le sport au pluriel : Approches sociologique et politique des pratiques*, Paris, Université Marie Bloch, pp. 261-283.

Webographie

- Harscoët, Johann, 2006, « L'industrie du Football et ses centres de formation « Tu seras Pelé, Maradona, Zidane » ou ... rien ».
- [En ligne]. URL: <http://www.mondediplomatique.fr/2006/06/HARSCOET/13536>
- Nguemo, Jean-Paul, 2009, « Ngassa Richard dit Garas « Je suis le fondateur de la feymanie au Cameroun ». [En ligne] : URL : www.wagne.net/messenger/messenger/0501/14/feyman.htm
- Ohl, Fabien, 2001, « Les usages sociaux des objets : paraître « sportif » en ville ». [En ligne] : URL : <http://www.erudit.org/revue/1s/2001/v24/n1/000165ar.html>

Articles de presse

- Les Cahiers de Mutations, 2007, Vol. 042, février.
- Towa, Marcien, 2002, « Le défi de la question unitaire », in *Les Cahiers de Mutations*, Vol. 05, septembre.

Discographie

- Valsero, Politiquement incorrect, Yaoundé, 2008.